

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Patricia VANNIER

LES CORRESPONDANCES sont depuis longtemps des sources privilégiées par les historiens afin de témoigner d'une époque, d'un événement – les publications de lettres des poilus à l'occasion du centenaire de la première guerre mondiale en sont une illustration récente¹ – établir ou réfuter une vérité historique. Elles sont bien évidemment incontournables et précieuses pour les biographes et spécialistes de la vie intellectuelle qui retracent la vie d'un auteur, son œuvre, son inscription dans l'époque... Les sociologues, quant à eux, utilisent peu ces documents épistolaires, mis à part l'étude emblématique de l'école de Chicago menée par William Thomas et Florian Znaniecki sur les paysans polonais immigrés aux États-Unis, à partir des lettres qu'ils échangeaient avec leurs familles².

Mais pour les historiens de la sociologie, le recours aux correspondances peut s'avérer indispensable. En effet, comment écrire l'histoire de la sociologie, retracer les itinéraires des sociologues, reconstituer des réseaux d'échange intellectuel, apprécier l'influence d'une pensée, reconstituer son évolution, analyser l'élaboration d'une théorie, saisir la force d'un débat, mettre au jour des stratégies professionnelles, des engagements, comprendre un contexte social, scientifique, politique... sans recourir, à un moment ou à un autre, à ce matériau singulier et précieux que sont les correspondances intellectuelles ?

Marcel Fournier est sans doute l'un des premiers à avoir compris tout l'intérêt de la correspondance de Marcel Mauss pour éclairer les débuts de la sociologie française³, devenant non

1. Gueno, 2013.

2. Thomas et Znaniecki, 1927.

3. Fournier, 1994 et Durkheim, 1999.

seulement un spécialiste de M. Mauss (et d'Émile Durkheim) mais aussi des échanges épistolaires. Plus récemment, Christian Topalov a publié la correspondance, en particulier conjugale, de Maurice Halbwachs⁴, qu'il rédigea durant son séjour à Chicago à l'automne 1930, nous guidant dans sa découverte de l'Amérique – son « expérience ethnique » et sociologique – dans une ethnographie des pratiques pour une meilleure connaissance et compréhension de ce que fut la réception sociologique américaine en France. Enfin, en 2014, *Les Études sociales* ont sorti un numéro spécial sur la correspondance⁵, vue comme un « atelier épistolaire des sciences sociales » : elle est même, selon Matthieu Béra, un « corpus parfait⁶ » pour saisir le social car non soumis aux perturbations du chercheur et adapté aux différents modèles théoriques.

Les textes rassemblés dans cet ouvrage, issus d'un colloque organisé par le comité de recherche 11 « Histoire de la sociologie » de l'AISLF à l'université Toulouse - Jean Jaurès en juin 2014, visent à convaincre de l'intérêt des documents épistolaires pour l'étude de l'histoire de la sociologie en en présentant différents usages. Toutes les contributions montrent cependant qu'elles ne suffisent pas à elles seules pour comprendre un parcours professionnel, les conditions d'élaboration d'une œuvre, une polémique scientifique, le succès d'une notion... et qu'elles doivent nécessairement être croisées, confrontées avec d'autres sources (ouvrages, comptes rendus, textes, circulaires...) pour lever des incertitudes, relancer des interrogations et élucider un questionnement sociologique. Mais inversement, elles montrent bien que les correspondances apportent des précisions précieuses permettant de vérifier, relativiser ou contrecarrer des informations issues de sources considérées plus fiables.

La notoriété et l'importance du sociologue (un fondateur, un chef d'école, un représentant d'un courant...) peuvent constituer un critère suffisant pour que sa correspondance soit analysée ou simplement publiée. Les contributions de ce volume portent ainsi sur des lettres de sociologues

4. Halbwachs, 2012.

5. *Les Études Sociales*, 2014.

6. Béra, 2014.

réputés : celles d'Émile Durkheim (M. Béra), de Célestin Bouglé (S. Mosbah-Natanson), de Léon Gérin (F. Parent), de Robert Merton (M. Dubois, A. Saint-Martin), de Georges Gurvitch (S. Guth), de Michel Crozier (G. Rot).

Support d'un échange entre des personnes qui le plus souvent se connaissent, leur contenu n'est pas nécessairement transparent et suppose, pour être compris sans risque d'erreur, de procéder à une analyse critique qui exige d'identifier les correspondants, l'objet de l'échange, de reconstituer le contexte social, politique, scientifique, institutionnel qui lui donne sens, d'apprécier la fiabilité des informations et des impressions... Une lettre obéit à des codes et des normes sociales qu'il faut identifier ; elle dissimule autant qu'elle dévoile. Si les correspondances peuvent apporter des informations essentielles, si leur authenticité, l'identification des personnes et des lieux cités ont été résolues, leur analyse n'est pas pour autant facilitée. Comment se servir des informations qu'apporte une correspondance ? Dans une biographie intellectuelle, quelle part faire au dévoilement de la vie privée, à cette effraction du privé, que peut livrer une correspondance personnelle ? Dans l'analyse d'une pensée, quel poids donner à des propos qui n'étaient pas nécessairement destinés à la divulgation ?

En effet, il ne suffit pas de disposer d'une correspondance intéressante et de la croiser avec d'autres sources, encore faut-il savoir l'interpréter. C'est tout l'intérêt et l'apport du texte de Jean-Michel Chapoulie (chapitre 1) qui ouvre ce volume « sur les principes d'interprétation et l'usage des correspondances scientifiques ». Il rappelle l'intérêt qu'apportent ces ressources, mais constate que cette question de l'interprétation est peu présente en sociologie comme en histoire. Il propose alors cinq principes généraux – prendre en compte l'existence du récepteur de la lettre (souvent oublié, surtout en l'absence des réponses aux lettres envoyées), les conventions de style et le contexte, éviter la surinterprétation et la subjectivation par la mise à distance – qu'il illustre à partir de ses travaux sur l'histoire de la sociologie de Chicago.

Cependant, travailler sur des correspondances de sociologues suppose d'avoir résolu en partie le problème de leur

accessibilité tandis que de nombreuses correspondances restent incomplètes, détruites, ignorées ou enfouies dans des archives privées ou publiques. Ainsi, la correspondance passive d'Émile Waxweiler, directeur de l'institut de sociologie Solvay, n'a pas été retrouvée ; seules quelques lettres qu'il a écrites à différentes personnalités (sociologues, juristes, biologistes, universitaires, personnalités politiques, gouvernementales...) permettent à Sylvain Wagnon (chapitre 2) d'établir un réseau épistolaire qui, croisé avec d'autres ego-documents, suggère une configuration intellectuelle particulièrement étendue qui présida aux débuts de la sociologie belge autour de l'Institut Solvay.

Par ailleurs, bien que la correspondance relie un auteur (l'expéditeur) et un lecteur (le destinataire), on ne détient bien souvent qu'une partie de l'échange épistolaire. Rares sont en effet les correspondances croisées où l'on dispose à la fois des lettres envoyées et des réponses permettant de reconstituer la dynamique de l'échange intellectuel, comme c'est le cas avec la correspondance entre Merton et Kuhn. À partir de ce corpus d'une vingtaine de lettres échangées sur une trentaine d'années, Michel Dubois (chapitre 3) analyse l'interaction épistolaire – les deux sociologues étant tour à tour expéditeurs et destinataires –, établit des statistiques lexicales (dont la notion de paradigme qui n'apparaît qu'une seule fois), mais revient aussi sur la controverse entre les approches mertonienne et kuhnnienne des sciences.

C'est aussi le cas des correspondances de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) dont les archives ont conservé les courriers reçus et les courriers expédiés par son président Raymond Ledrut entre 1978 et 1982. Les différents échanges épistolaires, à l'occasion de l'organisation d'un colloque sur l'imaginaire social, permettent alors à Patricia Vannier (chapitre 4) d'entrer dans les coulisses du colloque et de retracer les différentes étapes de son organisation (définition de la thématique, financement, choix du lieu, sélection des participants...). S'ils apportent un éclairage sur le rôle joué par l'association dans l'élaboration et la circulation des savoirs (ici l'imaginaire social), ils dévoilent aussi le rôle déterminant et absolu de son président sur le plan scientifique.